

RÉDACTION, ABONNEMENTS : 11, rue M

Musée des Arts Asiatiques

Les calligraphies de Robert Faure



Robert Faure présente une très belle collection de calligraphies tch'an et simi-e.
(Photo P. Blanchard)

L'exposition qui se tient actuellement au Musée des Arts Asiatiques est une fidèle illustration de l'art traditionnel tch'an chinois et sumi-e japonais. De formation scientifique, Robert Faure, l'auteur de ses superbes peintures, s'est pris de passion pour cet art il y a une vingtaine d'années. Depuis sa rencontre en 1985 avec un maître chinois de peinture tch'an, il pratique, enseigne et expose son travail. Des peintures très épurées à l'encre de Chine révélant le frémissement de la vie.

Cet art du simple, qu'il soit appliqué aux bambous, aux paysages, aux animaux ou aux personnages, s'exécute avec une encre noire, d'un geste vif et déterminé, sans aucune retouche. Chaque œuvre est

exécutée de façon traditionnelle, assis à même le sol, avec les instruments identiques à ceux utilisés il y a plus de mille ans.

Lors du vernissage vendredi soir, M. Li Li, consul de Chine à Marseille déclarait à Robert Faure : « *tout cela me paraît bien familier. On ressent l'atmosphère chinoise en regardant toutes ces belles images.* » Quant à l'artiste, il avouait que son vœu le plus cher est, un jour, de pouvoir fouler la terre de Chine.

V. L.P.

Pour plus de renseignements, lire *L'esprit du geste* paru en mai dernier aux éditions du Chêne.

Démonstrations de l'art tch'an et sumi-e le dimanche 12 septembre, au dojo Le Samouraï, de 10 h à 12 h. Entrée gratuite. Tél : 04.94.31.03.03.

Sept mille entrées au musée des Arts asiatiques

Après Fu Ji Tsang et maintenant la calligraphie Tch'an, les expositions proposées dans le cadre de L'année de la Chine provoquent l'engouement du public pour la villa Jules Verne



Au musée des Arts asiatiques, Guillemette Coulomb commente une œuvre d'une légèreté ineffable. Ci-contre, La calligraphie Tch'an, une philosophie et un art dans le maniement du pinceau. (Photos M. S.)

SI JULES VERNE a suscité l'imaginaire des générations, sa villa, sise sur la Corniche du Mourillon, attire aujourd'hui de nombreux visiteurs. Il faut dire que, transformée en musée, elle accueille un monde de rêve et d'exotisme, Les Arts Asiatiques.

Sous la férule de Guillemette Coulomb, le musée a organisé deux expositions à l'occasion de L'année de la Chine, mettant en valeur le légendaire patrimoine artistique d'une civilisation la plus vieille du monde.

L'autre Chine

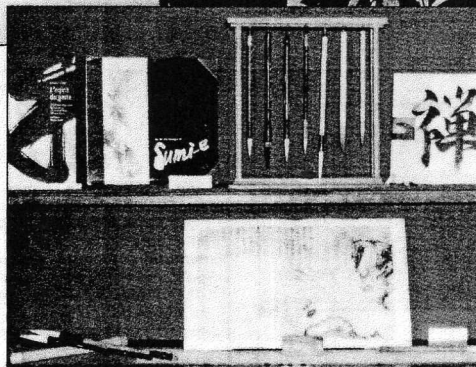
Ce fut tout d'abord, l'exposition Fu Ji Tsang, mise en place au mois de mars 2004. Calligraphe de l'image, Fu Ji Tsang, dont la sensibilité artistique plonge ses racines au plus profond de la société chinoise, a voulu en révéler le raffinement extrême. Ses textes et ses peintures ont séduit près de 7 000 visiteurs qui ont pu découvrir ainsi une Chine aux mille visages, jusque dans

ses minorités ethniques les plus reculées.

L'art du simple

Et maintenant, la Calligraphie Tch'an, art traditionnel illustrant parfaitement la philosophie bouddhiste dont l'Empire du Milieu s'inspire depuis le VII^e siècle et en a fait un style de vie. Dans cette exposition, c'est Robert Faure qui en est le chantre. De formation scientifique et philosophique, l'homme s'est passionné pour les civilisations orientales et enseigne l'art Tch'an et Sumi-e depuis deux décennies.

Au musée de Toulon, on peut y voir ses paysages en lavis à l'encre de chine traités avec une sobriété sans égale. De ces cadres, la vie sourd comme un frémissement, avec une légèreté ineffable. Le genre pictural est très codifié et symbolique. Le buffe, le rocher, le bambou, le prunier reflètent des valeurs codifiées, souvent connues que des lettrés.



Messages interiorisés

La peinture se fait donc écrite ; sa pratique est une ascèse. Avant de poser son pinceau, le peintre entre en méditation pour faire physiquement corps avec son sujet. Il est vrai que la technique à l'encre de chine ne permet aucune retouche ; la précision du graphisme a autant de valeur porteuse de messages interiorisés que le sujet traité et que les parties blanches du tableau.

Au cours du dernier trimestre de l'année, l'exposition accueille-

ra sans doute encore un nombreux public. Elle sera aussi ouverte aux scolaires et aux associations. Quant aux groupes, sur réservation préalable, ils seront également accueillis gratuitement. Voilà de quoi satisfaire le plus grand nombre d'amateurs.

Maurice SADOUL.

La Calligraphie Tch'an. Tous les jours, sauf lundi et jours fériés, de 12 heures à 18 heures (de 13 heures à 19 heures aujourd'hui 14 septembre), jusqu'au 31 décembre, Villa Jules Verne, 169 Littoral Frédéric Mistral. Tél. 04.98.00.41.00.

Premières rencontres internationales de peintures calligraphiées

De la sagesse à l'encre de Chine

Du 11 au 13 juillet, le centre culturel bouddhiste d'Arvillard abrite des rencontres autour d'un art de 2000 ans.

En un trait, le pinceau noir file sur la feuille blanche. D'un geste sûr, le peintre fait naître une fleur sur le papier. Un chrysanthème aux pétales voluptueux et aux branches torturées. L'encre de Chine ne pardonne pas. Un faux geste et la fleur se fane. Le 11, 12 et 13 juillet, le centre culturel bouddhiste Karma Ling, à Arvillard reçoit les premières rencontres internationales de peinture zen calligraphiées à l'encre de Chine. Les traditions picturales « tch'an » chinoise et « sumi-e » japonaise seront ainsi découvertes ou redécouvertes avec sept grands peintres professionnels venant de Chine, du Japon et de plusieurs pays d'Europe.

Robert Faure, à l'origine de cette première édition, qui enseigne également cet art, les révèle avec passion. Après un séjour à Hangzhou, dans une des plus grandes écoles des beaux-arts de Chine, Robert Faure rencontre de grands maîtres du genre. Une expérience unique qu'il ne pouvait vivre seul. Peu après, une idée fait son chemin : « *A l'inverse de notre démarche, nous avons voulu faire venir ces peintres de Chine et du Japon pour donner la chance de les avoir à portée de regard.* » Mais pour cela, il fallait s'assurer d'avoir des peintres de grande qualité, « *humbles et*

extrêmement compétents, capables de montrer, expliquer et répondre aux questions. » Pendant trois jours, de 9h à 22h, l'ancien couvent chartreux, transformé en haut-lieu de la culture bouddhiste va vivre à l'heure de la peinture avec des débats, des tables rondes, des ateliers, démonstrations, expositions. Également des concerts le 11 juillet, avec un concertiste de flûte traditionnelle japonaise « hakuhaichi », Daniel Lifermann. Le 12 juillet une artiste chinoise, Ling Ling Yu, présentera un spectacle de musique traditionnelle classique pour pipa, un instrument à corde aussi ancien que la peinture zen.

« On ne dit pas tout, on dit l'essentiel »

Depuis des siècles, les arts d'Occident et d'Extrême-Orient s'inspirent mutuellement. Des peintres du XVII^e aux artistes d'aujourd'hui, en passant bien sûr par les Nabis, un « pont des arts » s'est ouvert, et il n'est pas prêt de se refermer. Robert Faure analyse cette fascination : « *Une œuvre peut être extrêmement contemporaine et vieille de 2000 ans. Et pourquoi est-elle toujours aussi actuelle ? Parce que c'est une peinture qui ne s'encombre pas*

d'artifices, qui n'est pas le fruit d'une représentation méticuleuse ou photographique. On ne dit pas tout, on dit l'essentiel. » S'il devait comparer cette peinture à d'autres formes d'art, cette peinture serait « *une forme de mime, alors que la peinture prestigieuse est un air d'opéra.* »

Un théâtre dépouillé, presque abstrait contre une envolée lyrique. Selon Bernard Faure, le dépouillement magnifie la nature et donne une place importante à l'émotion, la subjectivité du peintre. Car la peinture à l'encre de Chine est avant tout une philosophie : « *Elle permet d'aller à l'essentiel, de ne pas s'encombrer des détails et donc d'avoir une vision plus juste des événements de l'existence. Elle apprend aussi à ne pas hésiter, à se lancer. Au pinceau, il ne faut pas hésiter dix minutes avant de toucher le papier. Sans hésitation, on doit choisir son pin-*

ceau, son modèle. Enfin, elle apprend à gérer nos peurs. Devant la feuille blanche, il faut faire appel à ce qu'il y a de plus créatif en soi, plutôt que d'être dans la crainte. »

Robert Faure enseigne la peinture calligraphiée à l'encre de Chine depuis 16 ans. Son plus grand bonheur : « *Que les élèves découvrent des choses dont ils ne se croyaient pas capables.* » 21 ans de pratique, plusieurs stages chez des grands maîtres et un ouvrage sur la question font de lui un professeur très occupé. Ses stages, qui se déroulent sur cinq jours sont aussi planifiés que les rendez-vous d'un ophtalmologiste ! Ce week-end est donc l'occasion de découvrir la peinture avec de grands artistes disponibles et zen.

ADELINE QUÉRAUX

Rencontres au centre Karma Ling, à Arvillard, près de La Rochette. Renseignements : 04 94 13 02 34.

Le centre culturel Karma Ling

► Dans l'ancien monastère des Chartreux de Saint-Hugon, à Arvillard, près de La Rochette, s'est implanté le centre culturel bouddhiste Karma Ling. Il accueille toute l'année des visiteurs et de nombreux colloques. A l'intérieur, vit une communauté qui a une vie de type monastique. Un retour aux sources pour un lieu unique. Dans ce cadre magnifique, a été bâtie une maison de la sagesse qui peut accueillir environ 200 personnes. C'est dans cet espace que se dérouleront ces premières rencontres. A quelques encablures des prières qui s'égrènent au vent.

La peinture zen de Robert Faure à la Maison du Châtelet

Les trois salles de la Maison du Châtelet étaient pleines à craquer samedi en fin d'après-midi à l'occasion du vernissage de l'exposition des peintures à l'encre de Chine de Robert Faure. Cet événement est co-organisé par l'organisme touristique du canton de Bourg-Argental et l'académie autonome d'aïkido Kobayashi Hirokasu.

Le président Michel Chevalier était ravi, pour cette seconde exposition de l'année, d'accueillir un artiste à la dextérité du pinceau et à la rapidité pour parvenir à un tracé sans retouche extraordinaire.

De formation scientifique puis philosophique, Robert Faure forme le centre d'étude des

sagesses traditionnelles qu'il a dirigé pendant une vingtaine d'années. Il y a enseigné le yoga et les diverses pensées de l'Inde. Lors d'un de ses colloques en 1980, il a rencontré un maître calligraphe chinois qui sera son premier enseignant. Maître Cognard, à l'initiative de cette exposition avec son académie, a affirmé que « la Maison du Châtelet est un lieu où nous avons pris l'habitude de revenir puisque de nombreux membres de notre académie ont déjà exposé ici. Et j'espère que cela continuera. »

> NOTE

Exposition visible tous les jours jusqu'au 1er juin.



Michel Chevalier, Robert Faure, Michèle Monchovet et Maître Cognard ont présenté le vernissage /Photo Jean Desmartin

Robert Faure au Châtelet, mais aussi à la médiathèque



Ambiance zen propice à la lecture donnée par les encres de Chine de Robert Faure / Photo Jean Desmartin

La médiathèque bourguignonne s'associe à l'exposition de Robert Faure à la Maison du Châtelet et présente six œuvres de cet artiste dans ses locaux. Six encres de Chine réalisées de façon traditionnelle chinoise (Tch'an) ou japonaise (Sumi-e) accompagnent donc le lecteur. La collaboration entre la médiathèque et l'Académie autonome d'aïkido de Maître Cognard s'était traduite l'année dernière par des expositions de calligraphie à la médiathèque et d'intéressantes visites commentées avec Maître Cognard. La présentation d'encres de Chine de Robert Faure s'inscrit dans

la continuation de cette relation privilégiée.

L'expérience de la trace laissée par le simple pinceau emplis d'encre ne cesse de nous étonner et de nous apprendre quelque chose de l'acte créateur.

Cette expérience apparaît hors du temps, au-delà des écoles, des œuvres et même des pays. Elle récapitule l'aventure humaine.

C'est dire si ces œuvres ont toute leur place dans une médiathèque.

> NOTE

Exposition visible aux heures d'ouverture de la médiathèque.

Zen, l'encre de Chine !



/ Jean Desmartin

Il enseigne la peinture traditionnelle à l'encre de Chine Tch'an (Chine) ou Sumi-e (Japon) dans toute l'Europe. Robert Faure expose, à la Maison du Châtelet de Bourg-Argental, 85 de ses œuvres à l'encre de Chine sur papier de riz collées sur rouleau de brocard de soie, rétrospective de son travail des deux dernières années.

Une peinture plus élaborée dans le sens du silence, de l'espace, où l'artiste essaye de dire l'essentiel. Le visiteur pourra admirer la dextérité du pinceau de l'artiste et sa rapidité pour parvenir à un tracé sans retouche : c'est l'art subtil d'une représentation plutôt suggérée, afin de restituer la vie et l'énergie de chaque chose, double travail de l'esprit et du geste pour Robert Faure dans le chemin intérieur nécessaire pour acquérir le savoir-faire et les techniques de pinceau.

« Ce sont des œuvres si parlantes à notre âme » exprimera le visiteur. Certaines peintures sont accompagnées d'un texte écrit par un maître chinois de calligraphie, mettant un accent poétique à l'œuvre évoquant une certaine forme d'émotion.

Jean Desmartin

> Exposition visible tous les jours à la Maison du Châtelet de Bourg-Argental jusqu'au 1^{er} juin. Robert Faure propose aussi un trekking peinture au Népal dans une vallée de l'Himalaya au mois d'octobre.

Robert Faure à la mairie d'honneur de Toulon

Les douceurs de l'encre de Chine

Le geste

Estampes, calligraphies, dessins veloutés à l'encre de Chine... les amateurs de techniques asiatiques seront comblés avec l'exposition L'Esprit du Geste qui se déroule actuellement sur le port de Toulon. Mais ne cherchez pas quel est l'artiste oriental programmé dans la mairie d'honneur, quai Cronstadt. Il s'agit, contre toute attente, d'un étonnant voyageur toulonnais, Robert Faure, né à Nice il y a 70 ans, fixé aujourd'hui dans le Var où il enseigne les gestes tranquilles de ce qu'il appelle un « art du simple ».

Philosophe zen, ex-professeur de yoga, auteur de plusieurs livres, Robert Faure et ses peintures ont étonné et séduit plusieurs maîtres chinois et japonais qu'il s'apprête à retrouver lors d'un de ses prochains voyages.

L'exposition est ouverte jusqu'au 2 octobre, tous les jours sauf le dimanche, de 10 h à 18 h.

Rens. 04.94.13.03.34.



L'esprit

Il souffle un petit air raffiné dans ces dessins qui semblent flotter sur leurs rouleaux de papier de riz. Un air si léger, qu'au moindre mouvement de porte ou de fenêtre, les bambous sur lesquels les parchemins ont été déroulés se mettent à trembloter. Leur cliquetis contre les murs blancs engendre alors un son aussi gracieux qu'un bruissement d'eau dans un bassin. Des branches, des feuilles, des oiseaux luttant contre le vent et des paysages brumeux sont au centre du monde rêvé de Robert

Faure. A la manière de ces calligraphes de Chine (« tch'an ») ou du Japon (« sumi-e ») qui opèrent d'un seul trait, sans retour en arrière, quelques mouvements suffisent pour étaler l'encre noire. Reste à savoir jusqu'où aller et surtout comment s'arrêter, entre pleins dominants et déliés féminins ? L'équilibre Yin/Yang est-il la phase suprême à atteindre ? Robert Faure ne cesse d'y réfléchir, pratiquant depuis trente ans cet art calme et élégant où « l'esprit du geste » compte finalement plus que l'acte de peindre lui-même.

MARIE-PIERRE PAULICEVICH



L'Esprit du geste

entretien avec **Robert Faure**

Robert Faure s'orienta d'abord vers la philosophie et la théologie, puis enseigna pendant vingt ans le yoga dans le « Centre d'études des sagesse traditionnelles » qu'il avait fondé. En 1985, il croise la route d'un maître chinois de peinture *tch'an*, un art plus que millénaire introduit plus tard au Japon dans les milieux du zen. Cette peinture à l'encre, dont les caractéristiques sont la sobriété, le rythme, la vivacité, s'accomplit dans l'instantané et exclut toute possibilité de reprise. Le geste épuré et juste qui y préside requiert une intériorisation préalable, la recherche d'une unification de l'être et peut conduire à une transformation du regard sur les êtres et les choses. Comme telle, elle est à la fois démarche artistique et voie spirituelle.

Avant de nous raconter votre rencontre avec la peinture *tch'an* et *sumi-e*, pourriez-vous nous dire d'où elle vient et ce qu'elle est ?

Tch'an vient du mot sanskrit *dyana*, qui signifie « méditation ». Il faut distinguer la peinture de la calligraphie – calligraphie signifie « belle écriture ». La peinture *tch'an* est une peinture suggestive et vivante de la nature. Elle est apparue à l'époque Tang des dynasties chinoises, vers le VII^e siècle. La peinture *tch'an* est un art à la fois millénaire et contemporain. Cet art se distingue par l'extrême sobriété et la vitalité du tracé qui se prépare, comme dans le tir à l'arc, par un temps de méditation silencieuse afin que le geste devienne sans hésitation. Cet art exprime une vérité naturelle qui n'est pas cantonnée à l'apparence. Six siècles plus tard, il a pénétré, influencé le Japon et a été enseigné dans de nombreux lieux où l'on pratiquait le zen. Les Japonais



L'esprit est un torrent, il ne retient aucune poussière.

l'appelèrent *sumi-e*, c'est-à-dire « peinture à l'encre ». Les règles principales édictées par les grands peintres chinois sont restées les mêmes jusqu'à aujourd'hui : sobriété, rythme, vivacité, absence de retouches, frémissement de la vie en chaque sujet représenté. Le but de cette peinture n'est pas tant une recherche d'esthétique qu'une aventure intérieure personnelle, une voie de transformation du regard sur le monde et les hommes. Cet art a fait école pour sa recherche à la fois d'une épuration du tracé et d'une possible audace personnelle. « Les chefs d'œuvre de l'art *tch'an* sont la passion figée en un moment de calme stupéfiant. » Cette parole magnifique a été écrite par le sinologue Arthur Waley.

De grands peintres, comme le moine bouddhiste zen Mu-Qi Fachang et le peintre Liang Kai, qui vécurent aux XII^e et XIII^e siècles, pratiquaient la peinture avec vigueur et dextérité dans leur coup de pinceau après de longues minutes de silence. Ils s'appuyaient sur une éthique de vie et une discipline qui visaient non seulement à développer les aspects techniques de la peinture à l'encre noire mais aussi à clarifier leur vie intérieure. Ils s'inspiraient également des préceptes spirituels du taoïsme, cette philosophie de l'équilibre des choses complémentaires.

La peinture *tch'an* est un art de l'instantané, qui nécessite peu de moyens : de l'encre noire, de l'eau,

quelques pinceaux et une feuille de papier de riz. Elle se pratique souvent assis au sol (principalement au Japon). Cet art a rencontré au XII^e siècle au Japon un engouement considérable jusque dans certains monastères bouddhistes zen où il était pratiqué comme une noble voie à part entière. Son style est reconnaissable encore aujourd'hui au rythme du tracé, à la rapidité et à la sobriété de son exécution, qui transmet l'esprit (*chuan shen*) à partir de la forme. L'acte créateur n'est pas le résultat uniquement d'une volonté et d'une technique mais de l'état du cœur de l'artiste.

Comment avez-vous rencontré la peinture *tch'an* et *sumi-e* ?

Il y a une vingtaine d'années, alors que je donnais un stage de yoga dans un centre en Provence, un professeur chinois enseignait la peinture *tch'an* dans la salle voisine. Je me suis glissé dans son cours, sur la pointe des pieds, pour l'observer. A cet instant, j'ai eu l'orgueil de croire qu'il me serait très facile de pratiquer cet art grâce à mes nombreuses années de yoga. Quelque temps plus tard, j'ai suivi un stage d'une semaine avec ce maître et j'ai constaté que j'étais... nul ! C'était énervant ! A l'issue de ce stage, et devant les quelques progrès que j'avais faits, j'ai exprimé au maître



Shanghai ou Pékin. Ils consacrent trois années d'étude de pure calligraphie et quatre années de spécialisation en peinture pour être diplômés de l'académie et prétendre exercer. Certains suivent une voie plus spirituelle ou initiatique en travaillant avec un vieux maître ou un expert appelé au Japon « trésor vivant ». Sans vouloir atteindre un tel niveau d'exigence, qui nécessiterait d'investir plusieurs années de sa vie quotidienne, l'Ecole du dragon – notre école de peinture – propose aux élèves un enseignement basé sur mon expérience, une pédagogie adaptée, et mes échanges et rencontres avec des peintres et calligraphes asiatiques et occidentaux.

tre, qui était un homme très attachant, mon désir de devenir son élève. Mais à ma grande surprise, il a refusé : « Tu dois te débrouiller seul. Tu es professeur de yoga, je t'ai vu enseigner. Tu sais ce qu'est le corps, le souffle et la main... Travaille ta main, mets ton cœur dans ta main et tu deviendras un peintre. » Il m'a invité, en quelque sorte, à me prendre par la main !

Comment avez-vous fait pour acquérir la pratique nécessaire ?

Avant de rencontrer des maîtres indiens, j'étais entré dans l'esprit du yoga à travers la lecture de quelques grands textes, comme les Upanishads. Ayant extrait de leur symbolisme complexe quelques clefs essentielles pour une compréhension accessible, j'ai procédé de la même manière avec les textes de références sur la peinture *tch'an*. J'ai recherché les fondamentaux de cet art, les dénominateurs communs de textes issus de peintres de Chine comme, par exemple, « méditer avant d'agir » ou « peindre sans effort », « regarder plus loin que la poussière ». Ensuite, je me suis entraîné à peindre, en commençant par les exercices les plus simples, puis de plus en plus complexes. Ma rencontre avec ce maître chinois a été un catalyseur, une étincelle. Par la suite, je ne l'ai plus jamais revu. J'ai perdu sa trace...

Votre cas était assez exceptionnel, car en Chine les élèves ont toujours appris cet art avec des maîtres ?

Oui. Aujourd'hui, la grande majorité des élèves suivent des études dans les académies des Beaux-Arts, à

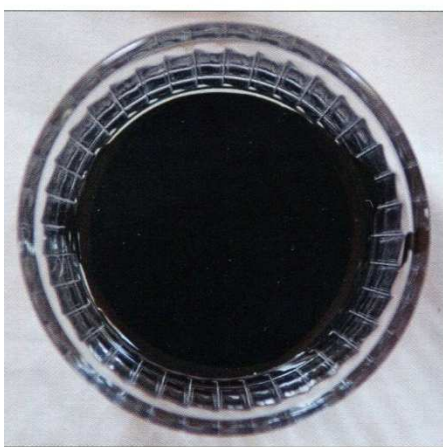


En Chine ou au Japon, les peintres me regardent souvent avec des yeux étonnés lorsqu'ils voient mes peintures ! Ils comprennent que si je n'ai pas suivi d'enseignement traditionnel dans leurs académies, ces vingt-cinq années de yoga et de recherches m'ont permis d'approcher l'esprit et le geste de ce style de peinture.

Les Chinois ont quatre expressions pour apprécier la peinture. Quand un Chinois dit : « *Votre peinture est belle* », il vous adresse le compliment le plus inférieur. S'il dit : « *Votre peinture est magnifique !* », c'est le deuxième niveau d'appréciation. « *Votre peinture a du souffle* » est un plus grand compliment, car il dénote une similitude entre l'esprit et votre peinture. Par contre, lorsqu'un Chinois s'exclame : « *Votre peinture est naturelle* », cela signifie que vous êtes capable de peindre la nature dans sa douceur et sa puissance de vie... C'est l'appréciation suprême !

A quoi ressemblait votre vie pendant toutes ces années d'apprentissage en solitaire ?

Je me levais tôt. Je méditais et pratiquais une technique respiratoire pour apaiser mes émotions. Peindre le « simple » est difficile. Au début, je me suis contenté de tracer des lignes comme me l'avait indiqué mon premier guide, des kilomètres de lignes horizontales et verticales ! La pédagogie de la peinture chinoise repose sur la répétition, ce qui déroutait beaucoup l'impatience des Occidentaux que nous sommes ! Puis, j'ai pris conscience qu'aucune ligne ne ressemble à une autre. A croire que du bout des doigts et du bout du pinceau, nous tenons une sorte d'amplificateur émotionnel ! Lorsqu'avec mon pinceau je trace une ligne horizontale sur le papier, puis une autre en dessous, je vois qu'elles ont une énergie différente. Une passerelle changeante existe entre le corps et l'esprit, un presque rien entre la main, le cœur et le regard. L'ordinateur, lui, fait toujours les mêmes traits horizontaux, tandis



Eau et encre.



Beauté d'un sceau sur papier.

que la trace que nous laissons par le trait est un indicateur de ce qui se passe à l'intérieur de nous. Les émotions que nous éprouvons, la crainte, la jalousie ou l'impatience, tout se voit sur la feuille. Pendant des mois et quelques années encore, j'ai travaillé ce qu'on appelle les « quatre gentilshommes » : le bambou, le chrysanthème – qui est considéré en Chine comme une fleur noble –, l'orchidée et les fleurs de prunier. Et c'est seulement après m'être exercé sur ces quatre thèmes de base que j'ai pu approcher l'élégance des paysages.

En quoi la peinture *tch'an* est-elle, pour vous, proche d'une voie spirituelle ?

La peinture *tch'an* offre quatre types d'expériences différentes et complémentaires. La première est une expérience pratique, concrète. Cela demande une dextérité du geste, une aisance du corps, une détermination de la pensée. La deuxième expérience est d'ordre esthétique. Pour peindre, nous devons apprécier l'harmonie, la beauté des formes, des contours, des lignes, des espaces... Le peintre doit aimer le sujet qu'il peint. La

troisième une expérience à la fois philosophique et psychologique. Le peintre doit se tenir dans un état d'esprit particulier : ralentir les urgences, ne pas brûler les étapes, mettre au calme son mental. On ne peut pas peindre, par exemple, en écoutant la radio. A l'instant de peindre, l'esprit est semblable à un laser. On est totalement présent. La moindre absence se ressentira dans le tracé. Il faut aussi être capable de voir ce qui est juste et nécessaire, superflu et surchargé... De plus, aucun retour en arrière n'est possible, pas de retouche, on ne corrige pas. On apprend à accepter ses erreurs. C'est assez fantastique ! Dans cette époque où nous apprenons à piloter les ordinateurs du bout des doigts, où l'on peut composer des tableaux avec un logiciel, retoucher des photos, la main humaine demeure encore le plus court chemin de la créativité. Enfin, vous pouvons approcher une quatrième expérience qui est de nature spi-

rituelle, car la peinture transforme le regard du peintre sur tout ce qui l'entoure, les objets et la nature. Le regard qu'on porte sur le monde et les hommes nous revient en plein cœur.

On ne peut donc pas se contenter de rêver cette pratique spirituelle car tout se voit et se révèle ?

C'est vrai, mais il s'agit d'apprendre à voir avant de rêver ! Par exemple, dans les cours, nous consacrons un temps d'observation pendant lequel, avec les élèves, nous faisons le tour de leurs peintures et j'y apporte quelques remarques : « Cette partie manque d'équilibre... », « Il y a trop d'espaces vides... », « Les traits sont trop lourds... » Accepter que l'autre pose son regard sur sa peinture est parfois une difficile expérience. La peinture *tch'an* est un véritable miroir. Chaque erreur indique le prochain progrès à réaliser. La peinture *tch'an* n'apporte pas forcément quelque chose en plus, mais nous fait don de quelque chose en moins : moins de lourdeur, moins d'indifférence dans nos pupilles, moins d'orgueil dans nos éphémères réussites...

La spiritualité chinoise, qu'elle s'exprime à travers le taoïsme ou le bouddhisme, est intimement liée à une vision contemplative de la nature. Quelle est la place du paysage dans cette peinture ?

On peint rarement *dans* la nature. On peint « d'après nature ». Nous regardons la nature, nous tentons de la



Sous-bois

photographier dans notre cœur et après seulement nous pouvons la reproduire. Shitao, qui était un critique d'art et un peintre remarquable de l'époque Ming, disait : « *La peinture du paysage exprime les qualités spirituelles du peintre* ». Lorsque nous regardons la peinture d'un paysage, nous y décelons les qualités, la noblesse, la grandeur d'âme du peintre. Pendant longtemps, en Chine, le rôle du paysage a permis aux gens d'entrer en relation avec quelque chose de plus universel que leur territoire. Les paysans pauvres, qui étaient attachés à leur terre et prisonniers de leur labeur, n'avaient pas la possibilité de voyager. Alors, ils économisaient un peu d'argent pour acheter un « paysage », différent de celui de leur quotidien, pour s'évader peut-être, le rêver.

Peindre un paysage affine notre regard sur la nature. Un jour, j'ai demandé à mes élèves de peindre des palmiers, à partir de modèles. Ils ont eu beaucoup de difficultés. La semaine suivante, je remarquais qu'ils avaient fait des progrès. A l'unanimité, ils m'ont avoué : « *Nous n'avions jamais vraiment "regardé" de palmiers. Donc, nous les avons observés : le tronc de cet arbre n'est pas raide, ses feuilles sont mobiles sous le vent, ses branches retombent et se croisent.* » La principale transformation est celle du regard. Nous croyons souvent « voir » mais, la plupart du temps, notre regard se laisse séduire par notre intelligence qui interprète ou compare ! Notre regard est soumis à l'usure du temps, alors que chaque chose est unique.

Pourquoi avoir donné le nom d'« Ecole du Dragon » ? Que représente le Dragon dans la symbolique chinoise ?

Dans pratiquement tout l'Orient, à la porte des édifices et des temples, de chaque côté des marches qui y conduisent, deux dragons veillent. On rappelle que, devant les visiteurs qui ont peur ou qui hésitent avant



Dans la tempête.

d'entrer, les dragons ne les laisseront pas passer. Lorsque la crainte, le doute, le trouble quittent les visiteurs et que la présence des dragons cesse de les intimider, ceux-ci s'inclinent sur leur passage. Ces gardiens du temple et du mystère des choses deviennent alors nos compagnons fidèles et nos protecteurs. Ils cessent de nous apeurer et apportent le courage nécessaire pour rejoindre la part de notre être où la crainte n'est plus. Dans notre école, face à la feuille blanche, nous apprenons peu à peu comment apprivoiser le dragon qui veille en chacun.

Pouvez-vous commenter cette parole d'un maître chinois : « Le geste juste ne sera donné qu'au moment où nous cesserons de vouloir le saisir » ?

Nous ne sommes pas l'unique propriétaire de notre créativité. Si nous usons de trop de volonté, il y aura



une raideur et une impatience dans notre geste. D'une manière générale, je ne suis pas partisan des attitudes volontaires. Je crois plutôt à un compagnonnage avec soi. Je pense qu'une œuvre qui naît du désir aura plus de profondeur qu'une autre issue de notre seule volonté. Ceci veut dire que le peintre doit établir un bon dialogue entre sa main, son cœur et la pointe de son pinceau et qu'il ne doit pas avoir l'idée farouche de « faire une œuvre

d'art ». Je crois beaucoup à l'état de grâce. Lorsque nous ne sommes plus dans l'attente du résultat et que notre volonté lâche prise, alors le geste juste peut survenir.

Shitao disait aussi : « *Qui possède l'encre sans posséder le pinceau n'est qu'un bon copieur.* » Celui-ci possède la technique, mais pas l'esprit. Il lui manque le souffle, la vie, le mouvement, l'animation intérieure. Mais il sait copier !

Copier, pour les écoles de peinture, est la base de toute création. D'abord « voir » les choses telles qu'elles sont, sans les déformer. Mais Shitao ajoutait : « *Qui a le pinceau sans l'encre, possède le regard intérieur.* » Celui-ci a la sensibilité, une vision de l'essentiel, mais pas forcément le geste juste, la notion des nuances et du jeu des plans qui se succèdent, donc pas la technique. Dans cette parole, nous retrouvons les fameuses invitations à oser la complémentarité entre l'encre et le pinceau, la technique et l'esprit, contenues dans la spiritualité taoïste.

La pratique de la peinture tch'an vous a-t-elle conduit à devenir taoïste ?

« *L'essentiel n'a pas de forme* », disait Confucius. J'aime passionnément les cul-

tures chinoise et japonaise. Leur profondeur est pour moi un vrai régal. Mais je ne dirais pas que je suis taoïste. Je me sens proche du Tao, qui est une voie d'équilibre entre toutes choses. Je ne suis pas non plus hindouiste, même si mon détour par l'Inde a été extrêmement enrichissant. Je ne suis pas non plus dans une recherche de syncrétisme de surface. En fait, j'essaie de revenir au plus proche du message évangélique. Je tente de dépouiller mon église intérieure. Ce message de 2 000 ans me rend humble et m'autorise pourtant à frôler l'immensité de l'Amour. L'Esprit m'attend là où je ne l'attends pas, dans mes limites comme dans ma capacité de créer et de me renouveler. Pour moi, cette peinture porte l'histoire d'une Rencontre.

Propos recueillis par Nathalie Calmé

Toutes les peintures sont de Robert Faure.



Le chaman plonge son regard aussi bien dans le ciel que dans nos yeux.

Pour aller plus loin :
Institut Tchan et Sumi-e
Christiane et Robert Faure
84 impasse des Bouillidous
83210 Solliès Toucas
tél. 04 94 13 02 34
www.art-zen.com
Robert Faure est l'auteur de plusieurs livres, dont *L'Esprit du geste*, Éditions du Chêne, 2004.

Culture

Le mystère de la peinture à l'encre de Chine dévoilé



Table ronde dans la salle « Hermitan », en présence de Bernard Faure (à gauche), l'organisateur de ces rencontres, et l'ensemble des intervenants.

(Photo S. CL.)

Le centre de congrès et de séminaires « Trimurti » a ouvert ses portes à la peinture traditionnelle chinoise pendant trois journées dédiées à cet art.

Cette seconde édition des « Rencontres internationales de peinture à l'encre de Chine », organisée par l'association « L'esprit du geste », a réuni huit artistes de grande renommée autour d'une même passion. La peinture tradition-

nelle chinoise utilise la technique de l'encre de Chine, du pinceau et du papier de riz.

Sobre, simple et spontané

L'artiste peint à plat et lorsque l'encre est sèche, le papier de riz est collé sur un brocard de soie (pour un encadrement sous verre) ou sur rouleau (pour un encadrement à la chinoise ou à la japonaise).

Un style sobre, simple, spontané et très rythmé qualifie cet art. « *Ce trait à l'encre est définitif, impossible à corriger, l'artiste lui-même ne peut le défaire* », explique Robert Faure, président de l'association « L'esprit du geste ».

Le programme de ces rencontres était intense : démonstrations, présentations d'œuvres, ateliers, tables rondes, exposition et concerts de

musiques traditionnelles se sont enchaînés tout au long de ces journées artistiques.

S. CL.

Savoir +

L'association « L'esprit du geste », de Christiane et Robert Faure, est joignable au 04.94.13.02.34.

E-mail : contact@art-zen.com.
Site web : www.art-zen.com.

Le regard est créateur

L'actualité de la peinture traditionnelle à l'encre peut paraître surprenante à l'heure de l'informatique. Mais le geste et la main demeurent encore irremplaçables surtout s'ils sont accompagnés par l'apaisement émotionnel, l'énergie du corps, la détermination et la sensibilité du geste.

S'exposer à une rencontre

Lorsqu'on devient apprenti-peintre, il faut se faire un regard, réapprendre à voir vraiment. Ceci marque le début d'une aventure et peut ressembler à une initiation, un chemin d'évolution. Il faudra parcourir tous les aspects, toutes les capacités et richesses de notre regard.

Supposons un instant que nous regardions une simple fleur. Pour la voir vraiment, le peintre traverse trois étapes :

- D'abord il se rapproche de lui-même. Il apaise son émotion du moment, calme son impatience, renonce à vouloir saisir. Etape essentielle au cours de laquelle il «lave» sa mémoire, se débarrasse de ses clichés, de ses préjugés, de ses idées et sentiments sur cette fleur. Certes, il tâtonne pour remonter le courant jusqu'à l'origine apaisée de son regard. Il remonte jusqu'à cette parcelle de lumière que son regard émet sur cette fleur. Il a conscience de poser son regard comme la rosée se dépose, avec respect, comme on est présent à un secret. Dans cette première étape, le regard est épuré. Epuré jusqu'à obtenir la capacité de donner, et non de prendre.
- Dans la deuxième étape de son regard, il est totalement près du sujet contemplé, de la fleur dans son instant, sa force et sa fragilité. Son regard, sa présence réceptive autorise le sujet à demeurer libre.
- Enfin dans la troisième étape se crée la rencontre. Une rencontre à mi-chemin entre soi et l'autre. A mi-distance entre son regard et la fleur. Car la véritable rencontre ne peut exister que si deux êtres marchent l'un vers l'autre. Ainsi est notre regard.

Si nous souhaitons vraiment rencontrer la vie, il faut à la fois marcher vers elle et la laisser venir à nous. Ainsi, si nous souhaitons rencontrer la fleur, la lumière du jour, l'autre, il faut comprendre cette loi de la rencontre inscrite dans notre regard.

ORIENTATION



Légende: «Pluie sur le lac»

Se laisser choisir

On comprend mieux pourquoi le regard du peintre est un regard qui donne. Il ne juge pas, il ne prend pas, il laisse le paysage, le nuage ou le papillon passer en lui.

Il n'interprète pas ce qu'il voit, il se laisse choisir.

Il perd peu à peu le réflexe du «propriétaire» qui retient ce qu'il regarde. Il perçoit les forces et l'énergie variée des nuages, de l'envol des feuilles, ou du bol de thé fumant déposé sur la table. Son regard est étonnement et son étonnement est déjà connaissance. Lorsqu'il dépose l'encre de Chine sur sa feuille blanche, c'est la trace de son itinéraire personnel qu'il rend visible. C'est l'alchimie de toutes ses douleurs, toutes ses solitudes, ses rires.... «et les élans et les jeux et les joies qui entrèrent dans son regard et les pensées et les rêves et les images». C'est l'instant de la création, cette invitation à laisser une trace de cette alchimie unique : un son, une musique, une danse, une peinture, un exploit, ou un sourire...

L'expérience de la trace laissée par le simple pinceau empli d'encre ne cesse de nous étonner et de nous apprendre quelque chose de l'acte créateur. Cette expérience apparaît hors du temps, au-delà des écoles, des œuvres et même des pays. C'est l'histoire du désir de rendre hommage à la création.

Les plus simples instruments ont donné lieu aux plus belles réalisations. La sobriété des formes, le noir et blanc alliés à la dextérité du pinceau donne encore, après des siècles écoulés, la perception du frémissement de la vie. La peinture à l'encre, comme tout art, préfigure un passage, une transformation. L'apprentissage du geste sans peur, sans retouches, suppose un arrangement intérieur, une mise en paix, un goût de la richesse de l'unique instant où le peintre rencontre la puissance d'un élan créateur.

La simplicité de cet art n'apporte pas quelque chose en plus, mais nous fait don de quelque chose en moins. Moins de douleur, moins d'indifférence dans nos pupilles, moins d'orgueil dans nos éphémères réussites. Elle révèle depuis des siècles d'admirables prophètes de la beauté.

L'encre, le pinceau et le frémissement de la vie

Imaginez-vous tranquille, assis à même le sol devant un immense paysage empreint de beauté paisible. A vos genoux, une feuille blanche, vaste, immaculée. Imaginez-vous dans une calme respiration, à part quelques idées qui s'entrechoquent, sachant qu'à votre droite, trois pinceaux et une coupelle d'encre de Chine attendent votre main. Ces quelques instruments, pauvres de simplicité et pourtant redoutables d'authenticité sont là, disponibles autant à vos pensées qu'à vos gestes à venir.

Le temps ne compte plus vraiment.

Les craintes s'effritent et laissent place à un vague désir d'oser. Le blanc de la feuille a rendez-vous avec vous.

Sans le savoir, vous êtes relié à une longue Tradition : celle des guerriers sans armes ni violence. La Tradition du geste libre, calme et décidé. La Tradition des peintres-samouraïs, au pinceau noir et à la feuille blanche.

Cette « Tradition des pauvres » nous vient du fond des âges. Nomades, ils parcouraient la Chine ou le Japon avec quelques rouleaux de papier de riz, des pinceaux en poils de chèvre ou de loup et un bâtonnet aggloméré de suie noire.

Errants, ils prenaient l'eau ici ou là... On pouvait les apercevoir assis, frottant leur bâton de suie sur une pierre plate, à la fois douce et rugueuse, pour fabriquer quelques gouttes « d'encre de Chine » parfaitement sombre. Loin des peintres de l'Empereur, ils n'utilisaient ni couleur, ni dorure à l'or fin ; leur bourse était trop vide pour s'encombrer de luxe.

Aujourd'hui encore, cette Tradition se poursuit. Devant un paysage ou dans les jardins d'un monastère, nous pouvons surprendre la trajectoire de leur pinceau imiter les nuages ou les fleurs des champs et tenter de saisir le frémissement de la vie.



Légende: « Vertige »



Robert Faure

Qu'apporte la peinture tch'an et sumi-e ?

Elle nous permet de réenchanter 5 qualités :

Aller à l'essentiel : ne pas s'encombrer de détails superflus, ni ornements, ni surcharges. L'art Tch'an (7^e s ap.JC) a donné l'art du zen, dans sa sobriété, son harmonie et sa pureté de ligne. L'essentiel doit être suggéré, mais non imposé au regard. C'est une des raisons pour laquelle cet art se contente des nuances entre l'extrême noir de l'encre et la blancheur du papier.

Ne pas hésiter ni revenir en arrière : pas de retouche, ni de retour sur le passé que l'on essaie de « corriger ». Nous apprenons à accepter les erreurs que nous faisons avec notre pinceau pour en tirer un enseignement, sans trace de culpabilité, pour apprendre à les dépasser. Ne pas hésiter, comme dans un art martial, c'est apprendre à apprivoiser ses peurs.

Ralentir les urgences : pas d'empressement, ni de volonté de brûler les étapes. Elles sont indispensables pour progresser. Dans une peinture à l'encre, il s'agit d'être hors de la rapidité ou du stress qui, habituellement, nous accompagne. Avant de peindre, l'apprenti commence par la mise au calme de ses émotions, de son désir d'aller vite, de sa volonté de réussir.

Apprendre à décider : l'instant où l'archer décoche sa flèche est identique à celui où le peintre effleure son pinceau sur le papier. Nos habituels questionnements ne sont plus de mise. Nous sommes peu à peu invités à davantage de courage en vue d'une exécution libre et juste, sans trouble et sans retour.

Rester proche de l'élégante beauté de la nature dans ses formes innombrables. En se rapprochant du beau, notre esprit s'écarte des représentations simplistes, abstraites ou énigmatiques qui, le plus souvent, ne restituent que le monde agité de la subjectivité de la personne. Le peintre tch'an ou sumi-e tente plutôt de réapprendre la grâce, la suggestion et quelques étincelles d'harmonies que la nature propose à nos yeux.

Et si jamais cette peinture vous paraît simple, n'oubliez pas que le simple est difficile !

+ d'infos

Robert FAURE

Artiste Peintre • Enseignant de peinture à l'encre de Chine
Directeur de l'Institut Tch'an et Sumi-e
Ecrivain et conférencier

Site : www.art-zen.com • Email : contact@art-zen.com

Téléphone : 04 94 13 02 34



Légende: « Les arbres se dévoilent dans le Huangshan »

“ La simplicité de cet art n'apporte pas quelque chose en plus, mais nous fait don de quelque chose en moins.



Légende: « La vigueur des bambous donne de la force au monde »

Rencontre avec Robert FAURE

Actualité de la tradition

Conférencier chevronné, artiste et enseignant de la peinture à l'encre dans la tradition chinoise et japonaise, Robert Faure est l'auteur de plusieurs ouvrages dont "les grands textes de l'aventure intérieure".

Qu'est-ce que la tradition ? Comment la voir au-delà du simple regard ?

Pour un premier regard de survol les traditions font partie des pièces de musée. Elles n'ont aucun intérêt dans le courant de notre vie actuelle. Aucune ne répond aux questions que nous nous posons aujourd'hui. La Tradition avec un grand "T" est une sorte de relique dans la mémoire de l'homme, une pièce de musée. Pour une bonne partie des personnes vivant aujourd'hui en ce début du XXI^{ème} siècle, la Tradition ou les traditions représentent le passé. C'est partiellement vrai.

Dans une deuxième façon de voir, que j'appellerai le regard chirurgical, la Tradition est au service des urgences, en réanimation permanente. Les traditions sont complètement essouffées, inanimées ou en phase agonisante, mais avec peu d'espoir de revivre. Peut-être à cause d'une connotation religieuse ou sacrée liée aux grandes traditions du monde préfère-t-on ici parler de culture. Même si ce terme est aussi vaste et éculé, aussi usé qu'une vieille pièce de monnaie dont on a perdu l'effigie, l'origine et la valeur.

Alors que le premier regard peut encore susciter notre curiosité, comme on va de temps en temps visiter un musée, pour le regard chirurgical la tradition est moribonde.

Une troisième façon de regarder les choses prend un certain relief dans les lunettes de l'historien. Celui-ci va s'intéresser dans les traditions aux comportements passés d'un groupe, d'une ethnie, d'une race, d'un pays. Leurs conditions de vie, le style de société, com-

ment ils se vêtaient, quelles étaient leurs fêtes, leurs rites, leurs croyances,...

On peut aussi chauffer d'autres lunettes, d'autres prismes : du sociologue, de l'ethnographe ou de l'entomologiste, mais on resterait dans le descriptif.

Pour pouvoir comprendre une réalité aussi vivante et complexe que la Tradition, il faut un regard exercé à saisir simultanément trois composantes.

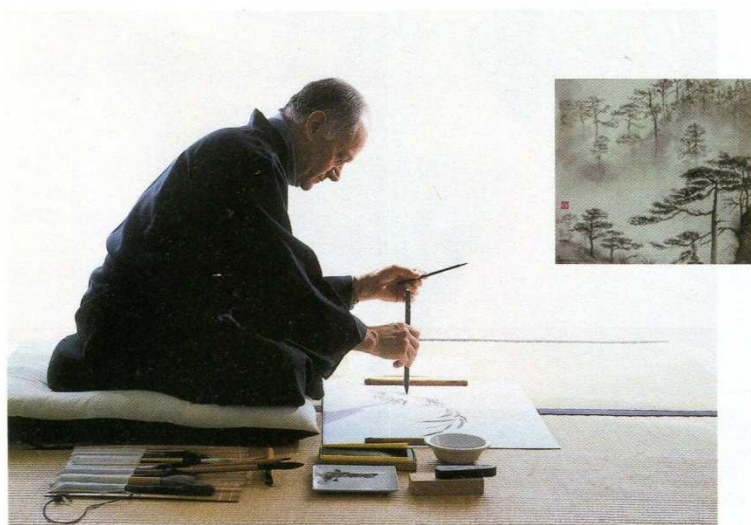
- Il s'agit de voir les composantes trop humaines de la Tradition qui véhiculent les étroitesse d'esprit, les volontés de pouvoir, les idéologies superstitieuses... Ce sont ces composantes trop humaines qui sont comme la mauvaise herbe d'une terre où s'affrontent les hommes. Une terre qui a connu ses martyres et ses esclavages. L'homme ici est réduit à être blessé, contraint et la liberté de croire à être condamnée.

- Puis heureusement notre regard doit pouvoir identifier les composantes simplement humaines de la Tradition. La dimension humaine identifie les élans de l'homme pour partager des valeurs, s'entraider, se comprendre, que ce soit en groupe, en famille, en comité, dans un village, un concert, une cérémonie... Dans ces élans relationnels, nous reconnaissons toutes les catégories de courant traditionnel : les traditions familiales, culinaires, festives, des arts martiaux, d'une démocratie, des rites qui ponctuent la vie d'un groupe ou d'un peuple. Dans ces composantes humaines, l'homme apprend quelque chose de l'humanité, il accorde une place à celui qui est différent, il est à la fois affectif et actif pour l'ensemble.

- Puis notre regard doit accueillir la troisième dimension de la Tradition dans une vision humaine plus vaste que le temps. Ici notre regard devient vision d'un sens de la vie et peut-être de l'une de ses finalités. Cette vision se perçoit dans les actions attentives et utiles aux plus faibles, aux fragiles, aux laissés pour compte. Cette vision met en relief l'autonomie de la personne, le respect et la dignité qui lui sont dûs. Elle crédite l'homme d'un potentiel de connaissance et de bon sens.

Cette vision large se détecte également dans les grandes traditions de sagesse. Celles-ci deviennent un lieu spirituel de rencontre des valeurs, un espace de créativité et d'élargissement de conscience. Cette vision va au-delà de l'entraide, qui parfois n'a pour but que d'assister dans l'urgence, jusqu'à esquisser un sens, une direction. Elle rend possible la recherche d'une éthique de vie, d'une autonomie de décision, d'une vie intérieure. Dans ce troisième regard, l'homme est promu à l'essentiel.

Il appartient à ces trois regards de ne rien oublier et d'embrasser l'ensemble de l'aventure.



LE COIN DU MAÎTRE ET DU DISCIPLE

Etre élève

Être élève, c'est d'abord une certaine élégance de vivre et non pas comme veut nous le faire croire la mauvaise presse une soumission servile.

Être élève, c'est aussi rencontrer un très grand amour avec celui ou celle qui va nous instruire.

Sans aucun doute le plus propre et le plus pur des amours humains, quand l'élève et le maître se font beaux l'un par l'autre.

Être élève, c'est également traverser chaque jour avec une incroyable dette d'amour ! Tant on a reçu, tant on a désormais d'autres yeux sur le monde, d'autres yeux sur les hommes. Aura-t-on assez de toute sa vie pour rembourser une telle dette ?

Être élève c'est surtout apprendre à bouger, à penser, à respirer comme son maître. Avoir épié, avoir guetté ses moindres gestes, ses moindres sentiments. Bref, avoir enfin découvert que l'on peut être en totale communion avec autrui ! Comme si en partant du Maître on devenait capable d'être ensuite en communion avec chacun.

Être élève, c'est la plus haute distinction possible pour devenir un Homme ! Car enfin la terre a-t-elle besoin des hommes ou bien de l'Homme ? Disons-le tout net « être élève c'est devenir un Homme ! » Être élève, n'en déplaît aux esprits chagrins qui voient de la secte partout, c'est avant tout l'expérience de la liberté totale. Liberté de continuer ou de tout arrêter à chaque instant ! Liberté sans cesse renouvelée au fil des années auprès du Maître.

Être élève, je le disais en introduction, c'est une certaine élégance du vécu, mais pas seulement. Tant il s'agit aussi de dignité ultime, d'une forme moderne du courage pour une existence intense à souhait, mais aussi d'une certaine chevalerie épique renvoyant l'humain au meilleur de lui-même.

Alors si vous rencontrez un jour un personnage authentique de ce genre, une sorte d'élève de tous les instants, n'oubliez pas ces quelques lignes ! Fouillez ses yeux, sondez son cœur, scrutez ses moindres gestes... Vous y découvrirez sans doute l'Homme !

Jean Dhère

Vous vous êtes intéressé très tôt à diverses traditions du monde, notamment aux grandes traditions religieuses y compris aux cultures d'orient et d'extrême orient. Est-ce bien ça ?

Oui, je reste passionné par les traditions et de façon plus générale par la présence de toute Tradition issue de l'aventure humaine. N'oublions pas que la Tradition se conjugue au pluriel. Il n'y a pas une tradition excluant les autres. De plus le mot « tradition » a un double sens venant du latin « tradere » : transmettre, enseigner, partager, faire un don mais aussi trahir ! En anglais il a donné « trader » dont on connaît le rôle en matière financière.

La Tradition, c'est aussi notre traversée dans le temps. Nous sommes des passants, des pèlerins de l'histoire. Au cours de ce voyage, nous marchons sur la route plus ou moins chaotique d'un temps. C'est l'immense vécu des hommes qui forge les traditions. C'est cette conscience du temps qui porte les expériences passées traduites et interprétées dans chaque tradition pour éclairer le présent et le devenir de l'homme.

Chacune est un patrimoine de l'humanité. Les unes avec leur sagesse, leurs questions, leurs certitudes, les autres avec leurs convictions, leurs réponses et leurs espérances. C'est souvent dans des moments « pivots », lorsque nous cherchons des repères, que nous pouvons nous tourner vers l'une ou l'autre tradition et chercher réponse aux questions brûlantes : qui suis-je vraiment ? pourquoi cela m'arrive ? puis-je choisir ? suis-je concerné ? C'est dans la question que nous rencontrons une Mémoire.

La mémoire du temps est un dénominateur commun aux traditions ?

Oui et chaque tradition a sa propre mémoire et sa vision de l'homme. Parce que chacune prend racine dans une culture et dans une époque avant de devenir, pour certaines, plus universelle.

Et chacune continue d'évoluer ou elles demeurent figées dans le temps ?

Le temps est une notion élastique. J'aime citer ces mots de Cocteau : « **le passé n'est pas simple, le présent est indicatif, et le futur est conditionnel** ».

Selon moi une tradition est vivante à trois conditions : si elle hérite du passé de l'homme, si son langage est aussi actuel dans notre présent et si elle offre une lumière sur l'avenir de l'homme. Si elle est vivante elle évolue car elle a un cœur. Un cœur qui bat encore aujourd'hui, qui a toujours une actualité, une proximité collective et qui s'adresse à chacun et non à une seule élite capable de la comprendre. Un cœur qui oriente la recherche d'un sens et pas seulement un code et des dogmes. Le sens donné aux événements que nous vivons, un sens à la vie et à la mort, un sens au pourquoi nous sommes sur terre. Là nous sommes dans l'intériorité d'une tradition toujours vivante.

Mais la façon de la percevoir plus ou moins vivante, active, porteuse de sens dépend bien de nous ?

La façon dont nous percevons une tradition aujourd'hui dépend de notre regard. Si je ne vois plus le sens profond, parfois caché d'une tradition, si je ne sens plus

battre son cœur qui m'invite au changement je la verrais de façon étroite, restrictive, limitée à des comportements stéréotypés, à des habitudes, des rites établis... Je pourrais vivre dans l'ennui une tradition familiale, un rite, une manière soit disant idéale d'exister.

Mais lorsque je regarde une tradition dans son sens ultime, dans sa force de réconciliation avec soi et les autres, dans son appel à dépasser nos faiblesses pour susciter le meilleur de l'homme je regarde dans le profond d'une tradition. Comme dit précédemment, nous avons toujours le choix de nous arrêter sur l'aspect trop humain des choses, mais il y a aussi l'aspect normalement humain, puis un peu au-delà de l'humain. Car la part profonde est souvent invisible au premier regard.

Est-ce qu'on peut dégager des critères communs aux traditions ?

Je dirais plutôt des vérités communes. A condition de ne pas s'arrêter uniquement aux vérités culturelles d'une tradition. Par exemple il y a un type d'astrologie ou de médecine dans chaque grande tradition : druidique, aztèque, chinoise, tibétaine, africaine... Chaque inter-

prétation est différente et ce qui est valable dans l'une n'est pas forcément valable ou applicable dans l'autre. La façon d'enterrer les morts de telle tradition peut être différente. En occident nous nous mettons en noir pour honorer la perte d'un être cher, en Inde nous nous mettons en blanc pour manifester sa libération. Ce sont des vérités culturelles liées aux traditions.

Mais je suis persuadé qu'il y a des vérités universelles dans toutes les traditions et qui sont des points de convergence. Quand il y a deux mille ans Jésus disait : « là où est ton trésor, là est ton cœur », c'est une vérité universelle qui fait un lien direct entre ce qui nous paraît précieux et l'importance affective qu'on lui donne. Parfois ces vérités universelles sont rudes. Exemple lorsqu'une tradition rappelle qu'en perdant un être cher ce n'est pas sur lui que nous pleurons mais sur nous ! C'est une vérité universelle qui parle à tout homme. Autre exemple de convergence : l'intuition du sacré, du divin est partagée par de très nombreuses et anciennes traditions.

Qu'est-ce qu'on pourrait dégager comme constantes ?

Est-ce que par exemple le fameux : « connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux » est une constante de la tradition ?

Les constantes touchent au sens, à l'ultime, au secret. Par exemple sur ce thème du « connais-toi toi-même » de Socrate, le thème du mouvement de retour sur notre véritable nature est une constante avec des injonctions du type : « remonte à ta source » dans l'hésychasme orthodoxe, « deviens qui tu es » de Pindare puis de Nietzsche, « recherche ta lumière d'origine » dans le bouddhisme... Les termes de la source et de notre origine sont très importants dans de nombreuses traditions d'orient.

« Tout ce qui monte converge »

Teilhard de Chardin

Plus la tradition parle d'amour, de souffrance, du "pourquoi la vie, pourquoi l'homme, pourquoi la destinée", plus elle se situe dans sa dimension de verticalité. C'est dans cette dimension que les convergences se dessinent. Tandis que les comportements extérieurs, les "comment se vêtir, comment utiliser l'argent, comment pratiquer un rituel", représentent la partie culturelle. C'est le tissu de l'horizontalité des traditions.

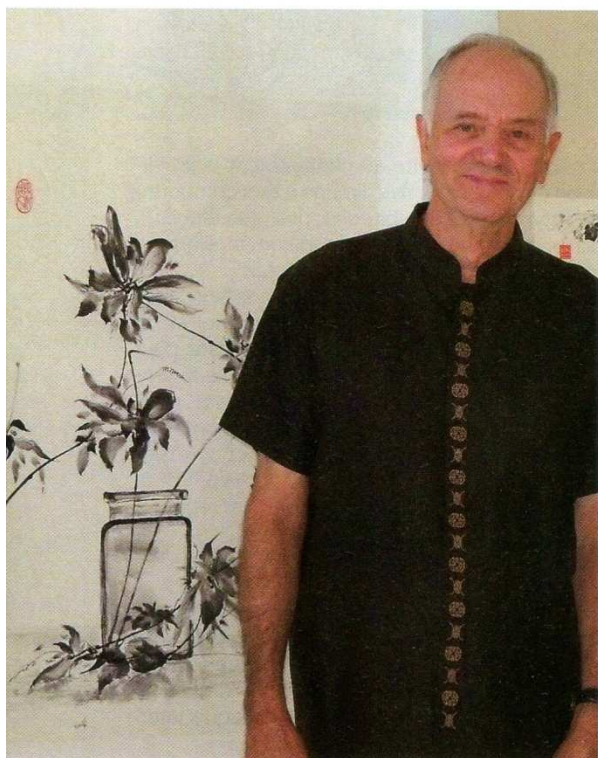
Pourquoi aujourd'hui s'intéresser à la tradition ?

Parce qu'aujourd'hui c'est une force de cohésion intérieure, personnelle et sociale. Parce que nous n'avons pas seulement besoin de notre mémoire personnelle mais aussi d'une mémoire collective plus large, plus étendue : celle d'une famille, d'amis, de l'histoire du village dans lequel nous vivons... Mais lorsque cette mémoire collective est un peu défaillante ou dans certaines épreuves que nous traversons, elle ne suffit plus. A cette croisée de chemin sans repères nous pouvons avoir le réflexe de chercher des jalons ailleurs, des valeurs sûres dans nos racines, notre tradition. C'est sa dimension verticale, non dépendante d'une mode, qui offre une possibilité de se resituer. Dans la Tradition, il y a des germes qui répondent à la finalité de l'homme. Il y a le sens de l'évolution. Il y a une boussole intérieure qui invite à chercher son propre chemin et son éveil. De cette patiente rencontre, la tradition peut offrir une génétique de sagesse, une force de cohésion et d'équilibre. Elle a un langage qui n'est pas celui de l'urgence. Un langage qui invite à prendre du recul, du temps, à pratiquer des pauses pour prendre soin de l'essentiel de soi. Ce langage parle par images, par légendes, par paraboles. Il ouvre à l'aspect non-absurde des événements de notre vie.

Comment se transmettent les grandes traditions aujourd'hui ?

Par des témoins. Par grandes Traditions j'entends celles qui sont inspirées au point de proposer des exemples vivants en plus des raisons de vivre aux hommes de ce temps. Celles qui offrent une liberté de recherche et de pensée sans user d'autorité. Mais aussi celles qui sont sans complaisance pour la mauvaise foi, l'insignifiance ou l'incohérence. Cela s'applique à leurs paroles, à leur relation aux plus faibles, à leur humilité ainsi qu'à toutes les formes de l'art.

Il nous faut des hommes qui nous parlent de leur tradition dans leur aspect universel. Il nous faut des "hommes phares", comme des phares en mer pour éviter les récifs. Il nous faut des hommes, des femmes, aux paroles fortes qui nous expliquent quelle est la richesse de la mémoire de l'homme portée par leur tradition et fassent ressortir ce qui a valeur d'actualité aujourd'hui. Des hommes d'expérience, ceux dont la compétence, l'expérience intérieure et la capacité d'écouter et de communiquer sont reconnues de tous. Ceux qui ne sont prisonniers ni d'un clan, ni d'une mode, mais qui ont le souci de redonner le sens d'une véritable autonomie de la personne. Mais ça peut être un vrai travail que de rechercher ces "phares" qui vont nous permettre de nous situer, d'être accompagné dans notre recherche tout en demeurant libre dans ce voyage, non dépendant. La perle de l'huître se cherche.



Peut-on s'approprier une tradition et comment ?

Comment on se l'approprie ? Je ne sais pas si on est dans le domaine de l'appropriation. Sinon, on se l'approprie en se remettant en cause. On se l'approprie en étant accompagné. Parfois en faisant un détour par une autre tradition, un autre pays, une autre histoire de vie... Les vérités universelles portées par les traditions sont des vérités qui nous font vivre, alors un charme s'opère à leur contact. Dans cette recherche, un voyage intérieur s'installe. Nous faisons des allers et retours entre ces vérités et notre existence. Nous comparons, examinons, remettons en cause nos légitimes préjugés. Il y a beaucoup à découvrir et il y a tant de chemins. En fait, je suis en train de dire qu'il faudrait presque être un peu optimiste dans la mémoire de l'homme, quand on souhaite ce cadeau d'une raison de vivre.

Est-ce qu'on peut entrer dans une tradition et la faire sienne seul ?

Seul, je ne crois pas. C'est difficile de vivre une aventure humaine où l'on a besoin du collectif, de la proximité du fraternel, en étant Robinson Crusoe seul sur son île. Ça doit être très difficile.

Quels sont les enjeux d'un détour par une autre tradition que la sienne ?

Mon témoignage ne vaut que ce qu'il vaut mais j'ai vu plusieurs fois qu'il est parfois important d'oublier sa propre tradition pour prendre du recul. Le "détour" est pour certains une nécessité de s'écarter de sa tradition, voire de la critiquer et qu'il ne faut pas en avoir peur. C'est l'histoire de l'olivier qui critique le terrain dans lequel il a pris racines. J'ai vécu parfois aussi ce détour nécessaire par une autre tradition. Ce que j'appelle volontiers le nécessaire détour. Être en dehors du courant fait partie d'une démarche permettant de comparer, de critiquer, de faire son propre jugement, de forger ses propres raisons de croire et d'être enrichi.

On s'aperçoit aussi que l'autre tradition nous parle de choses essentielles qui nous désaltèrent.

Le retour à notre Tradition d'origine s'opère en prenant conscience que les messages portés par une autre se retrouvent aussi dans la mienne « c'est la même eau d'où je viens ». Pourquoi aller me désaltérer à 12000 km et adopter une autre culture si ma source d'origine est aussi porteuse de vie et de sens ?

Le détour est riche parce qu'il permettra plus tard de ne pas mettre de hiérarchies de valeurs en disant qu'il y a une tradition qui est meilleure que l'autre. Donc il permet de sortir de notre complexe de supériorité. Cette découverte justifie le détour. Plus de complexe de supériorité par rapport à ma tradition. Et là nous pouvons commencer de comprendre que nous faisons partie d'un courant qui nous relie à la Source. Ce courant nous rend humble et permet d'accepter les différences.

Pour ma part après avoir approché et étudié pendant quelques dizaines d'années les traditions de l'Inde, les courants religieux du Japon et les pensées classiques de la Chine, dans une démarche aujourd'hui chrétienne j'apprécie aussi la richesse de la pensée taoïste, bouddhiste ou soufie.

Je ne cours pas le risque de la diversité mais je suis enseigné par la diversité. J'apprends l'éphémère des

cycles de la vie et la lenteur du temps avec les traditions d'Afrique, j'apprends la force de la foi avec le véritable Islam, j'apprends l'athéisme philosophique de l'Advaita Vedanta de l'Inde et ce qu'est l'espérance avec la tradition judaïque. S'il est vrai que pour rencontrer le cœur d'une tradition il faut s'immerger complètement en elle, il est parfois bon d'être touché par d'autres expressions de l'essentiel. Les traditions issues d'autres cultures que la nôtre offrent souvent les mêmes exigences, les mêmes reflets de vérité.

Ce détour n'est-il pas une démarche caractéristique de notre monde occidental moderne ?

Un détour compris comme une ouverture oui, certainement. Mais sachant qu'il y a autant de risque dans l'excès d'ouverture que dans une fermeture ou une étroitesse excessive. La connaissance des risques est bonne à savoir !

Je vois autant de risque dans le rejet de sa tradition, surtout lorsqu'on substitue sa propre culture à une autre, que de stagner dans une démarche qui se donne la puissance d'être exclusive. Je sais qu'un esprit exclusif a moins d'ouverture, moins d'accueil de la différence et de la diversité. A croire que les "lunettes de la vérité exclusive" existent !

Mais peut-on aujourd'hui communiquer, accueillir et s'enrichir de la profondeur des autres traditions tout en étant sainement enraciné dans la sienne ?

Pour bien comprendre, j'aime utiliser l'image de la roue avec ses rayons.

Si je suis dans une tradition différente de mon origine, je suis à la périphérie de la roue. Certes, je peux communiquer avec d'autres courants, d'autres traditions à la périphérie de la roue.

« Trente rayons convergent vers le moyeu, mais le vide au centre fait avancer la roue du char. Le centre est en relation avec la totalité de la roue et c'est ce vide qui en donne l'usage »

Lao Tseu (Chine VIe s. av. J. C.)

Mais si je suis dans ma tradition d'origine et en plein dans la démarche comme je le disais à la Source qui me désaltère et me nourrit intérieurement, je suis au centre de la roue. Et c'est à partir du centre que je peux être, par tous les rayons, en relation avec toutes les diversités qui sont au bord de cette roue et qui constituent l'extérieur même de la roue. Plus je suis au centre, plus je suis relié à l'extérieur. J'aime bien cette image.

Du centre, on peut regarder dans toutes les directions

On appartient à toutes les directions. Un jour Jean Herbert, un ami, approchait une mosquée au Maroc et fut questionné par un musulman à l'entrée : "pour toi, qui est Dieu" lui dit-il ? Jean lui a brièvement donné sa perception de Dieu et le musulman lui a dit : "tu peux enlever tes chaussures, tu es chez toi dans la mosquée". Ils avaient tous deux la même largeur d'esprit. On peut être accueilli dans une mosquée ou dans un temple hindou. Le centre accueille la diversité.

**«Toutes les émotions, toutes les faims,
toutes les soifs, tous les désirs, savoirs
et non-savoirs, toutes les musiques et
les rires et les élans sont entrés
dans le corps de l'homme»**

Humnes védiques de l'Inde environ 1500 ans av. J.C.

Pour moi la Tradition est une force de présence au monde. Elle n'est pas une échappée dans le passé humain, elle est actuelle d'abord parce qu'elle contient cette mémoire, réserve du vécu de l'aventure humaine. Ensuite cette mémoire prophétise l'avenir. Elle porte un sens de l'avenir parce qu'elle porte un sens du devenir humain. Je ne vois pas cette force de présence dans l'éphémère, dans la mode, l'épisodique, dans une lecture horizontale de la vie. Parce qu'une grande tradition n'est pas un système, quelque chose qui passe. Par son sens de la continuité de ce qui dure, c'est une traversée dans le temps d'une parcelle qui n'appartient pas au temps. Quand vous me citez cette phrase de notre ami Socrate "connais-toi toi-même"..., voilà une vérité qui traverse le temps, aussi actuelle qu'il y a deux mille ans. Une tradition a le sens de la continuité de ce qui doit perdurer au-delà du temps. Elle contient ce qui est possible de vivre.

Elle porte également la diversité des choses à vivre mais surtout elle porte un rythme des événements. Elle porte le paradoxe des événements.

Vous avez des exemples ?

Percevoir le paradoxe des événements c'est percevoir l'écart entre l'attendu et l'inattendu des événements. Et voir qu'il se glisse un message qui nous parle personnellement dans cet écart, même s'il est un peu douloureux. Par exemple dans l'histoire biblique, les juifs se sentaient totalement protégés par l'Arche, par les tables de la Loi déposées dans cette Arche. Il y eut l'errance dans le désert, puis vint la période sédentaire et l'abondance. Jérusalem avec ses murailles et ses défenses rassurantes, puis Jérusalem assiégée.

Vous imaginez que normalement tout devait bien se passer puisque l'Arche, la certitude de la Présence était avec eux. Mais Nabucodossor est passé par là. Ce fut le siège, la défaite, et le peuple s'est à nouveau demandé "pourquoi ?". Les Philistins ont enlevé l'Arche et le peuple juif s'est senti complètement dépossédé. Il y a un rythme des événements essentiels. Le récit de la Bhagavad-Gita ou les épisodes évangéliques sont remplis de ces paradoxes inattendus qui ont le mérite de déstabiliser nos certitudes.

Il y a une cohérence dans cet aspect paradoxal des choses dans les traditions comme dans notre vie courante ?

Aujourd'hui je suis en bonne santé, demain, j'apprends que j'ai une maladie incurable. Aujourd'hui je fais mon plein d'actions au CAC 40, demain ma banque fait faillite avec mes milliers d'euros, j'ai choisi la mauvaise banque et le mauvais conseiller. Hier j'ai cotisé toute ma vie à une caisse de retraite, mais je meurs prématurément. Je mets mon espoir dans un enfant, il a un accident de la route... Ce risque de la vie, ce côté éphémère et riche, toutes les traditions en parlent. Elles nous disent comment les fleuves ont été traversés, comment les montagnes ont été conquises. Toutes évoquent les cailloux du chemin, les obstacles et parlent surtout du

chemin qui existe encore. Elles utilisent des images, des paroles d'espérance pour retrouver un temps à soi, un goût de vivre. Le sens du temps n'est pas figé. Elles affirment même que l'hiver n'est jamais définitif et que l'essentiel est préservé.

Tantôt avec force tantôt avec tendresse, les traditions nous apprennent notre puissance de survie et d'adaptation et donnent une vision autre des choses de la vie. Comme disait Durkheim, les trois choses les plus difficiles à assumer sont l'absurde, la mort et la solitude. Dans ces traversées, nous avons besoin de paroles plus fortes que celles des philosophes. Des paroles de Rûmi le mystique soufi, de Saint François d'Assise, de Toukaram le pèlerin hindou, d'Amadou Hampate Ba de la terre africaine, de Chogyam Trungpa du bouddhisme tibétain, de Dogen le moine japonais...

Chaque fois que les réalités du monde vertical croisent notre horizontalité quotidienne nous écrivons l'histoire de notre propre transformation. Je dis que les grandes Traditions sont une présence qui nous accompagne, parce qu'elles enracinent l'homme, le situent dans sa verticalité et lui donnent une direction avec une boussole dans la main. La dimension horizontale nécessaire, et la dimension verticale tout aussi indispensable nous rend vivant et frère des hommes. Et parfois, avec modestie, nous sommes une petite boussole pour le frère d'à côté.

Quels comportements nouveaux pour parler de la tradition que nous avons faite nôtre ?

Il nous faut revenir à plus de modestie. Nous sommes plus ignorants que connaissants. Nous devons ôter cette conscience enfantine que le monde est notre propriété, que notre tradition se mesure à ses absences d'erreurs et à son affirmation d'être possessive de la vérité. Prendre le temps d'accepter les hommes et les choses, de les écouter avant de vouloir les changer. Car le monde des autres qui ne pensent pas comme moi est aussi question et mystère. Chaque tradition est respectable dans sa sensibilité, dans sa manière de nous inviter à voir et à comprendre, à rechercher le sens de l'aventure humaine dans ses risques, ses passions et ses rêves. ■

INSTITUT TCH'AN et SUMI-E

Dates de stage sur le site : www.art-zen.com

